

Zoom #6 *Se souvenir de la lumière*, une installation de Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, 2015, 2 vidéos HD, couleur, silencieux



Mention des deux visuels :
Joana HADJITHOMAS & Khalil JOREIGE, *Se souvenir de la lumière*, 2015, FNAC
2021-0113 (1 et 2), Centre national des arts plastiques © droits réservés / Cnap

Se souvenir de la lumière a été réalisé dans les eaux au large de Beyrouth, Jounieh et Tabarja par le couple d'artistes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, qui travaillent à écrire une histoire de leur pays à travers différents médiums. Ce diptyque vidéo fait partie d'un ensemble d'œuvres intitulé *J'ai regardé si fixement la beauté*, à travers lequel les vidéastes se questionnent sur ce qu'on peut raconter, ce que l'on peut montrer et ce que l'on peut opposer au sentiment d'effroi. Plus particulièrement ici, c'est le sort des migrants en Méditerranée qui est abordé par les artistes, qui tentent de prendre le contre-pied du drame en se concentrant sur la lumière pour nous faire sortir de l'obscurité du réel. Encore faut-il se souvenir de la lumière... Hadjithomas et Joreige nous invitent alors à expérimenter poétiquement l'étrange phénomène physique de la transformation du spectre des couleurs dans le jeu des profondeurs de la mer.

D'une vidéo à l'autre, tout commence dans une sorte d'ambiguïté : on ne sait s'il s'agit du début d'une plongée ou d'une noyade. La caméra semble sortir de la mer pour mieux s'y engloutir de nouveau, comme si l'on gardait la tête à peine hors de l'eau. Au loin, pris dans les vagues, l'horizon d'une ville se dessine. Sans doute s'agit-il de dire adieu à la rive. Dans la première vidéo apparaissent longuement les visages préoccupés d'une femme et de quatre hommes. On reconnaîtra bientôt en eux les passagers d'une embarcation de fortune. Ils sont assis là, sans gilets de sauvetage, à peine échappés de leur quotidien. A mesure que le bateau avance, les corps basculent lentement dans la mer. Chacun leur tour ils sont immergés, certains cherchant à se mouvoir sinon à se débattre, d'autres se laissant porter. On les suit de haut en bas jusqu'à atteindre les profondeurs. On traverse une ville engloutie, faite de vestiges désormais habités par la faune et la flore. On identifie au fur et à mesure sous le plancton les composantes de véhicules militaires comme autant d'indices d'une guerre passée et l'on se demande si les personnes fuient leur pays pour se détacher du passé. Partir pour réinventer l'avenir. Mais remonteront-ils à la surface ?

La seconde vidéo rejoue cette immersion sur un mode métaphorique à travers le mouvement souple d'une étoffe aux couleurs primaires, qui se laisse emporter par une certaine douceur des courants d'eau au fur et à mesure de sa danse. La matière sert de guide et transforme le risque de noyade en plongée mystérieuse. Elle prend peu à peu l'éclairage de ce milieu naturel, modulant chaque fois sa teinte en fonction de celle du paysage sous-marin, comme un animal habitué à se camoufler pour s'adapter à son environnement. Lorsqu'elle remonte à la surface, l'étoffe semble chargée d'une lumière nouvelle, comme porteuse d'organismes luminescents qui signent une aspiration à l'espérance.

Texte de Camille Leprince, co-commissaire de l'exposition « Les Sentinelles ».